

# Gerbrand Bakker

## Le détour



folio



COLLECTION FOLIO



Gerbrand Bakker

# Le détour

*Traduit du néerlandais  
par Bertrand Abraham*

Gallimard

*Titre original :*

**DE OMWEG**

© Gerbrand Bakker, 2010.

*Uitgeverij Cossee BV, Amsterdam.*

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

*Couverture : Photo © David Curtis / Millennium Images, Londres*

Gerbrand Bakker est né en 1962. Après des études de lettres à Amsterdam, il a exercé différents métiers, puis publié un livre pour adolescents en 2004. *Là-haut, tout est calme*, son premier roman, l'a non seulement fait connaître dans son pays mais a été un grand succès dans toute l'Europe. En France, il a notamment reçu le prix Millepages.

*Ample make this Bed —  
Make this Bed with Awe —  
In it wait till Judgment break  
Excellent and Fair.*

*Be its Mattress straight —  
Be its Pillow round. —  
Let no Sunrise' yellow noise  
Interrupt this Ground —*

EMILY DICKINSON





---

NOVEMBRE



# 1

Un matin, de bonne heure, elle a vu les blaireaux. Ils se promenaient près du cercle de pierres qu'elle avait découvert quelques jours auparavant, et qu'elle voulait revoir dans les lueurs de l'aube. Elle avait toujours cru ces animaux pacifiques, un peu lourdauds et craintifs, mais ça se battait et ça sifflait. Lorsqu'ils l'ont vue, ils ont disparu sans précipitation parmi les ajoncs en fleur. Une odeur de noix de coco flottait. Elle est rentrée par le sentier qu'on ne pouvait repérer qu'en portant les yeux loin devant soi, qu'elle a deviné grâce à des *kissing gates* rouillées, des *stiles*<sup>1</sup> vermoulus, et de

1. *Kissing gate* : portillon empêchant le passage des moutons, chicane. *Stile* : échelier, ou échelle rudimentaire, accolé à une clôture et permettant de la franchir. (*Nous avons conservé les termes anglais du texte original. Toutes les notes sont du traducteur.*)

rare poteaux sur lesquels un dessin lui a paru représenter un randonneur. L'herbe n'était pas écrasée.

Novembre. Pas un souffle, temps humide. Elle était heureuse d'avoir vu les blaireaux, satisfaite de les savoir à proximité du cercle de pierres, même en son absence. Le long du sentier herbu se dressaient des arbres séculaires couverts d'une mousse rêche et grisâtre, aux branches cassantes. Cassantes, mais gardant avec obstination leur feuillage. Des arbres étonnamment verts à cette époque de l'année. Le ciel était souvent gris, la mer n'était pas loin ; elle pouvait parfois l'apercevoir, durant la journée, depuis l'une des fenêtres, à l'étage. D'autres jours, la mer restait invisible. Rien que des arbres, des chênes pour la plupart ; de temps à autre des vaches marron clair qui la regardaient, à la fois curieuses et indifférentes.

La nuit elle entendait l'eau, un ruisseau courait le long de la maison. Il lui était arrivé de se réveiller en sursaut : le vent avait tourné ou s'était levé ; le bruissement de l'eau s'était évanoui. Cela, alors qu'elle occupait la maison depuis à peu près trois semaines. Assez pour être réveillée parce qu'un bruit lui manquait.

Sur les dix grosses oies blanches qui s'ébat-  
taient sur le terrain bordant l'allée d'accès, il  
n'y en avait, au bout d'un mois à peine, plus  
que sept. Elle avait retrouvé les trois autres : des  
plumes éparses et une patte orange. Les bêtes qui  
restaient se gavaient d'herbe, imperturbables.  
Dans son esprit, le seul prédateur possible était  
un renard, mais elle n'aurait nullement été sur-  
prise que rôdent des loups ou des ours gris. Elle  
avait le sentiment que c'était par sa faute que les  
oies s'étaient fait dévorer, que la responsabilité  
de leur survie lui incombait.

« Allée » : bien grand mot pour désigner le  
tortueux chemin de terre d'environ un kilomètre  
et demi, stabilisé çà et là par une cargaison de  
gravats de briques ou de débris de tuiles. Les  
terres — prairie, marais, bosquets — jouxtant ce  
chemin d'accès faisaient partie de la propriété,  
mais la configuration précise de l'ensemble conti-  
nuait à lui échapper, principalement à cause de  
son aspect vallonné. Le pré aux oies était entouré  
comme il faut de fil de fer barbelé, ça oui. Les  
bêtes n'étaient pas pour autant hors de danger.  
Trois petits bassins, alimentés par une source  
invisible, avaient été creusés à leur intention, en  
contrebas les uns des autres. Il y avait eu aussi,  
près de ces bassins, une maisonnette en bois,  
dont ne restait guère plus, depuis le temps, qu'un  
toit à la renverse avec, devant, un banc affaissé.

Tournant le dos au chemin d'accès, la maison faisait face au cercle de pierres — hors de vue — et, bien plus loin encore, à la mer. Le terrain s'inclinait en pente très douce, et toutes les fenêtres offraient une vue plongeante. À l'arrière, il n'y en avait que deux petites : une dans la grande chambre à coucher et une dans la salle de bains. Le ruisseau coulait tout près, côté cuisine, et suivait tout naturellement la déclivité. Dans la salle de séjour, où la lumière restait presque toute la journée allumée, se trouvait un grand poêle à bois. L'escalier, non encasté, grimpait le long d'une paroi latérale, juste en face de la porte d'entrée dont la moitié supérieure consistait en un vitrage épais. À l'étage, deux chambres et une gigantesque salle de bains comportant une vieille baignoire à pattes de lion. Dans l'ancienne porcherie — qui n'avait jamais pu contenir plus de trois gros cochons —, une bonne réserve de bois et toutes sortes de vieilleries à l'abandon. Sous la porcherie, une vaste cave, dont elle ne voyait pas l'utilité. L'endroit était bien entretenu, les murs avaient été lissés avec une espèce de glaise ; un soupirail, près de l'escalier en béton, dispensait un peu de lumière. La cave se fermait grâce à une trappe qui n'avait, de toute évidence, plus été abaissée depuis longtemps. Petit à petit, elle étendait son espace ; jusqu'au cercle de pierres, il n'y avait guère plus de deux kilomètres, au maximum.

Les alentours de la maison. Elle était allée une fois en voiture à Bangor, faire des achats, puis avait opté pour Caernarfon, situé plus près. Bangor avait beau n'être qu'une petite ville, elle la trouvait bien trop animée. Il y avait une université, et donc des étudiants. Elle ne supportait plus les étudiants, surtout ceux de première année. Pas question de retourner à Bangor. Dans le bourg de Caernarfon, de nombreux magasins étaient fermés ; sur leur devanture s'étalait, à la peinture blanche, l'inscription *FOR SALE*. Elle voyait des commerçants se rendre visite, prendre ensemble le café et fumer pour se soutenir le moral. Le château était aussi désolé que peut l'être une piscine découverte en janvier. Le supermarché Tesco, grand, spacieux, restait ouvert jusqu'à vingt et une heures. N'ayant pas encore acquis l'habitude des routes étroites et creuses, elle freinait dès que s'annonçait un virage, s'affolait au point de mélanger sa gauche et sa droite.

Elle dormait dans la petite chambre ; le matelas reposait à même le sol. Comme dans la grande, il y avait une cheminée ouverte, dans laquelle elle n'avait, jusqu'ici, jamais fait de feu. En fait, elle aurait dû ; ne serait-ce que pour vérifier le tirage. L'humidité était bien moindre que ce à quoi elle s'attendait. Le plus bel espace de



l'étage était constitué par le palier : balustrade de bois formant un L autour du trou d'escalier, plancher de lattes usées, et large banquette de fenêtre. Elle venait s'installer, le soir, de temps à autre, sur cette banquette, et, entre les vrilles d'une vieille plante grimpante, scrutait l'obscurité. Elle constatait alors qu'elle n'était pas tout à fait seule ; de la lumière brillait quelque part au loin. C'est dans cette direction que se trouvait Anglesey, et d'Anglesey partait un bateau pour l'Irlande. Le bateau levait l'ancre à heure fixe, et à heure fixe il accostait. Un soir, elle avait vu la mer briller à la clarté de la lune — surface d'eau lisse et blafarde. Parfois, des cris étouffés par les murs d'un demi-mètre d'épaisseur lui parvenaient du pré aux oies. Elle n'y pouvait rien ; elle était incapable de faire obstacle à un renard en pleine nuit.

#### 4

Son oncle, un jour, était entré dans le plan d'eau. Le plan d'eau du vaste jardin de façade de l'hôtel qui l'employait. L'eau se refusait à lui monter plus haut que les hanches. Des collègues de travail l'en ont tiré, lui ont donné un pantalon sec, l'ont installé sur une chaise dans la cuisine chauffée (c'était la mi-novembre). On n'avait pas de chaussettes de rechange sous la main ; ses chaussures ont été mises à sécher

sur un four : voilà, approximativement, le peu qu'elle a su. Elle n'en a pas appris beaucoup plus par la suite. Seulement qu'il s'était engagé dans ce plan d'eau, qu'il y était resté debout quelque temps, pratiquement immergé jusqu'à la ceinture, qui faisait partie de sa livrée d'hôtel. Surpris, peut-être. Il aura sûrement dû croire l'eau plus profonde.

Sa présence ici avait à voir avec l'oncle. C'est du moins ce que, peu ou prou, elle commençait à pressentir. Il ne se passait guère de jours sans qu'elle ne pense à lui, sans qu'elle ne le voie, debout dans ce plan d'eau parfaitement lisse. Tellement déphasé qu'il se rendait à peine compte qu'avec de l'eau à hauteur de hanches il n'avait pas de quoi se noyer. Incapable de se laisser tomber ; toutes les poches des habits qu'il portait étaient bourrées des objets les plus lourds qu'on peut trouver dans les cuisines d'un hôtel.

Pendant très longtemps elle n'avait pas pensé à cet oncle ; si elle songeait à lui, dans ce pays étranger, c'est peut-être parce qu'on était, comme alors, en novembre. Ou qu'elle devinait ce qui peut arriver à quelqu'un lorsqu'il ne sait simplement plus comment faire, comment aller de l'avant ou revenir en arrière. Qu'un plan d'eau peu profonde peut suggérer une impression de piétinement, d'inertie ; et ses bords — sans début ni fin, tel un cercle — donner le sentiment d'un passé, présent, futur sans limites. Elle croyait, du même coup, comprendre qu'il ait pu rester

debout sans tenter de se mettre la tête sous l'eau. Complètement immobile. Dépourvu de toute espèce de corporéité, de sexe, d'érotisme, n'éprouvant pas le moindre sentiment d'attente. Durant le petit mois qu'elle avait déjà passé dans la maison, elle n'avait pas une seule fois eu envie de glisser une main entre ses jambes, hormis lorsqu'elle se trouvait étendue dans la baignoire à pattes de lion. Elle habitait la maison à la façon dont il s'était maintenu debout dans le plan d'eau.

## 5

Elle avait aménagé la grande chambre en cabinet de travail. Ou, plus exactement, elle avait poussé la table en chêne criblée de trous de vers à bois qui était là à son arrivée jusque devant la fenêtre et avait posé dessus une lampe de bureau. Près de la lampe, un cendrier, et près du cendrier les *Collected Poems* d'Emily Dickinson. Avant de s'asseoir à la table, elle entrouvrait la plupart du temps la fenêtre. Lorsqu'elle fumait, elle envoyait la fumée de sa cigarette dans l'entrebâillure. Comme, dans cette pièce, les feuilles de la plante grimpante l'importunaient, elle est allée, un jour, chercher l'escabeau de bois branlant de la porcherie, et a coupé au couteau les pousses qui montaient devant la fenêtre. Elle a pu jouir ensuite d'une

vue dégagée sur les chênes et les terres — très occasionnellement sur la mer — et a eu alors tout loisir de réfléchir à ce que signifiait encore pour elle le mot « travail ». Dans son dos se trouvait un divan qu'elle avait fait sien en le recouvrant d'une pièce de tissu vert mousse. À côté, sur une petite table basse, elle avait posé quelques livres, mais n'en avait pas lu un seul mot. Au beau milieu du manteau de cheminée, elle avait disposé le portrait de Dickinson, inséré dans un petit cadre de chez Blokker. Le portrait controversé, reproduction du daguer-réotype proposé sur eBay.

Les vaches marron clair paissaient parfois près du muret de pierre qui marquait la séparation entre les prés et son terrain ; elles semblaient savoir exactement depuis quelle fenêtre elle les regardait. *Mon terrain*. Je pourrais en faire quelque chose, songeait-elle, tout en fumant cigarette sur cigarette. Elle se demandait à quel paysan ces vaches appartenaient, où il pouvait au juste avoir sa ferme. Ce pays de collines regorgeant de ruisseaux, de minuscules cours d'eau et de touffes d'arbres était vraiment beaucoup trop embrouillé et confus à ses yeux. De temps à autre elle posait la main sur le recueil de poèmes de Dickinson, effleurant les roses de la jaquette. Elle s'est procuré un sécateur et une scie dans une quincaillerie de Caernarfon.